

Épilepsie, une clé pour la lecture de *La Légende de saint Julien l'Hospitalier* (1)

Kiwako SHIMAMURA

INTRODUCTION

La Légende de saint Julien l'Hospitalier est un récit des *Trois contes*, la dernière œuvre que Flaubert ait achevée. Chacun des trois petits contes réunis dans ce recueil a un contenu très riche. Bien que l'œuvre soit courte, elle ne cesse de fasciner beaucoup de lecteurs, comme en témoignent les nombreuses analyses et critiques rédigées à son sujet. Ces trois histoires brèves ont suscité autant d'intérêt que les grandes œuvres de Flaubert, *Madame Bovary* ou *Salammbô*.

Parmi ces trois contes, *La Légende de saint Julien l'Hospitalier* est la première que Flaubert ait rédigée. Il ne lui a fallu que 6 mois pour l'achever (septembre 1875 - février 1876.) Cette vitesse n'a cependant été rendue possible que par le temps très long que Flaubert a consacré à la conception d'un récit auquel il était aussi attaché qu'à *La Tentation de saint Antoine*. Pierre-Marc de Biasi dit : «*La Légende de saint Julien l'Hospitalier* - est pour Flaubert un très vieux projet qui remonte à l'enfance et comporte un certain retour méditatif sur l'expérience de toute une vie¹.» Ce «retour méditatif» a produit un monde cruel et beau. Biasi ajoute : «[...]les petits textes parachevés de *Trois contes*, [...] prennent spontanément l'aspect d'une sorte de testament esthétique².» Le sujet de *La Légende de saint Julien l'Hospitalier* est le parricide. En guise de «testament» pourquoi Flaubert a-t-il choisi ce sujet?

En 1875, quand il a commencé son récit, Flaubert était dans une situation difficile, après un désastre financier et la mort de ses amis. Telles sont les circonstances qui permettent à Biasi d'écrire :

Cette histoire de part en part traversée par la mort, le massacre et la fatalité n'a pu prendre forme qu'au moment où l'écrivain, au bord du suicide, fait le bilan de sa vie et repense douloureusement à ses années de jeunesse comme le Julien solitaire et honni de la

¹ Gustave Flaubert, *Trois contes*, Le livre de poche *classique*, 1999, édition de Pierre-Marc de Biasi, «Introduction», p. 6.

² *Ibid.*, p. 5-6.

troisième partie de conte³.

En supposant que la douleur de Flaubert a été dès sa jeunesse sa maladie, l'épilepsie, nous allons relire *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*. Lorsque l'on considère l'épilepsie comme une clé pour comprendre ce conte, quelle lecture peut-on en faire? C'est l'objectif de notre étude.

CHAPITRE I : Examen de la maladie de Flaubert

La maladie de Flaubert est depuis longtemps l'objet de discussions parmi les chercheurs. On s'accorde sur le moment de sa première crise : janvier 1844. Dans *L'Idiot de la famille*⁴, Sartre y voyait une crise de nerfs, mais depuis, des études sur Flaubert ont révélé qu'il avait souffert d'épilepsie toute sa vie. Ces études s'appuient souvent sur l'article du docteur Galérant, «Flaubert vu par les médecins d'aujourd'hui»⁵. Par exemple, Jean Bruneau, rallié à la thèse de l'épilepsie, a utilisé cet article pour justifier son opinion⁶. En outre, Marthe Robert l'a cité dans *En haine du roman*⁷, et Philippe Bonnefis dans son «Aura épileptica»⁸. Certes, la conclusion de Galérant est convaincante, mais son argumentation contient plusieurs erreurs. C'est pourquoi nous examinerons son article «Flaubert vu par les médecins d'aujourd'hui» en y faisant remarquer les erreurs commises. Après, nous établirons, à travers l'examen et la relecture des documents concernant la maladie de Flaubert, que le traitement de Flaubert était celui de l'épilepsie à l'époque.

I — 1) Examen de l'article du docteur Galérant

On appelle la première crise de Flaubert la crise de Pont-l'Évêque. Son grand ami Maxime du Camp en a raconté les circonstances dans ses *Souvenirs littéraires*⁹.

Son frère Achille alla l'y chercher. Ils partirent un soir ensemble dans un cabriolet que

³ *Ibid.*, p. 16.

⁴ J. P. Sartre, *L'Idiot de la famille*, éditions Gallimard, 1971-1972.

⁵ Docteur Galérant, «Flaubert vu par les médecins d'aujourd'hui.» in *Europe*, septembre-novembre, 1969, p. 107-112.

⁶ Gustave Flaubert, *Correspondance*, édition de Jean Bruneau, Gallimard, «Bibliothèque de la pléiade,» tome I, p. 943-944, note 2.

⁷ Marthe Robert, *En haine du roman*, Balland, 1982, p. 63.

⁸ Philippe Bonnefis, «Aura épileptica.» in *Magazine littéraire*, février, 1988, p. 41-43.

⁹ Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, Hachette, 1892, Republication d'Aubier, 1994, p. 199.

Gustave conduisait lui-même. La nuit était sombre ; aux environs de Bourg-Achard, au moment où un roulier passait à la gauche du cabriolet et que l'on apercevait au loin sur la droite la lumière d'une auberge isolée, Gustave fut abattu et tomba. Son frère le saigna sur place, espérant, sans trop y croire, qu'il venait d'être témoin d'un accident qui ne se renouvellerait pas. D'autres attaques de nerfs survinrent ; il en eut quatre dans la quinzaine suivante.

Maxime du Camp décrit encore d'autres symptômes. Le docteur Galérant les cite pour prouver que la maladie de Flaubert était l'épilepsie¹⁰. Dans son raisonnement, il affirme que le traitement administré au malade provient du *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales* du docteur Dechambre, «une véritable bible de la médecine.» Or, à en croire Galérant, l'écrivain aurait surtout été soigné par son père, le docteur Flaubert.

Ainsi donc, non seulement le Docteur Flaubert n'a pas fait que s'inspirer largement du *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, mais ses prescriptions n'en ont été qu'une copie littéraire, ordonnance à laquelle le malade s'est ponctuellement soumis jusqu'à sa mort.

La preuve est ainsi acquise de la certitude du diagnostic d'épilepsie posé dès 1844¹¹.

Cependant, le docteur Flaubert est mort en 1846, deux ans après la crise de Pont-l'Évêque : il n'a donc pas pu lire le *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, publié de 1864 à 1889. Ainsi Galérant a-t-il fait une erreur en prétendant que le docteur Flaubert avait utilisé ce dictionnaire pour soigner son fils.

Puis, au chapitre de l'hygiène générale, on trouve des citations incorrectes. Tout d'abord, Galérant mentionne cette recommandation du dictionnaire de Dechambre : «Les épileptiques tireront profit des études littéraires qui ont une vertu apaisante¹².» Selon le dictionnaire de Dechambre, «les études littéraires en particulier doivent être recommandées¹³.» Ensuite, Galérant évoque les dangers supposés de la musique. Avant le début de sa maladie, Flaubert aurait engagé sa «sœur aimée,» Caroline, à «travailler ferme les gammes et les trilles.» Mais pourquoi la fille de

¹⁰ *Op. cit.*, p. 108.

¹¹ *Ibid.*, p. 110.

¹² *Ibid.*, p. 110.

¹³ *Le Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, vol. 35, 1887, p. 214.

cette «sœur aimée,» la seconde Caroline, que Flaubert aurait voulu façonner à l'image de sa mère, n'a-t-elle jamais fait de piano? Galérant suppose que l'écrivain n'a pas souhaité qu'elle joue de cet instrument parce qu'il était réputé «mauvais pour les nerfs» des épileptiques. Certes, cette supposition est très intéressante, mais ici encore la citation du *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales* est incorrecte. Le docteur Galérant écrit en effet «pas de piano,» alors que Dechambre se contente de mettre en garde contre «l'abus de piano.»

En outre, et c'est plus grave, Galérant a commis plusieurs contresens. D'abord, les «saignées courtes et répétées» sont d'après lui la «première prescription du dictionnaire de Dechambre.» Pourtant, dans ce dictionnaire, la saignée n'est pas préconisée, bien au contraire :

Parmi les moyens dangereux, signalons tous ceux de la méthode débilitante : émissions sanguines répétées, qui ne conviennent que dans certains cas exceptionnels étudiés par Lépine; les purgations et les vomitifs à outrance, les exutoires, vésications sur la tête, cautères, sétons, moxas, frictions, stibiées¹⁴.

En donnant des explications sur les saignées prescrites à Flaubert, Galérant a commis encore une autre faute de citation. Voici la phrase de Flaubert qu'il cite : «on m'a fait trois saignées coup sur coup¹⁵.» Cependant, la citation correcte est : «On m'a fait trois saignées en même temps¹⁶.»

De même, Galérant écrit que «le Docteur Dechambre préconise les sétons dans le cou,» alors qu'en réalité, son *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales* déconseille le traitement par les sétons¹⁷.

Enfin, il y a un malentendu concernant le castoréum. D'après le *Dictionnaire des sciences médicales*¹⁸, ce médicament est efficace contre les convulsions¹⁹. Or, pour Galérant, «le castoréum, c'est l'huile de ricin», une purgation douce utilisée dans le traitement de l'épilepsie : il se trompe une

¹⁴ Ces phrases figurent dans le chapitre : «Cas où l'épilepsie est de cause absolument inconnue.»

¹⁵ *Op.cit.*, p. 109.

¹⁶ *Correspondance*, «Bibliothèque de la pléiade,» t. I, p. 203.

¹⁷ Voir le *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, vol. 35, 1887, p. 208.

¹⁸ *Le Dictionnaire des sciences médicales*, vol. 4, 1813, l'article de «castroréum,» p. 263-269.

¹⁹ Selon *Le Dictionnaire des sciences médicales*, vol. 4, 1813, l'article de «castoréum,» p. 265, «On peut donc retirer de bons effets du castoréum dans beaucoup de névroses et de maladies spasmodiques, et notamment dans l'hystérie et l'hypocondre, dans l'épilepsie et autres maladies convulsives, dans les palpitations, le hoquet convulsif, l'asthme convulsif, et les coliques nerveuses,» et p. 268, «D'après les observations de plusieurs anciens médecins et de quelques modernes, sur les succès de ce remède dans certaines maladies convulsives, telles que l'épilepsie, le tétanos, il a essayé ce remède dans trois cas d'épilepsie nerveuse, ou sans complications de vices organiques.»

fois de plus.

Pour prouver que Flaubert était bien épileptique, il faut donc relire les documents avec plus d'attention que ne l'a fait Galérant.

I-2) Preuve à travers la relecture des documents que Flaubert se considérait comme épileptique

Nous allons examiner plusieurs documents pour prouver que Flaubert se considérait comme épileptique.

Tout d'abord, dans ses *Souvenirs littéraires*, Maxime du Camp, affirme que Flaubert était épileptique : «le mal sacré, la grande névrose, celle que Paracelse a appelée le tremblement de terre de l'homme, avait frappé Gustave²⁰.»

Il note : «au mois de janvier 1844, Gustave cessa tout à coup de m'écrire.» Il explique ensuite que la cause de ce silence est la crise de Pont-l'Évêque, tout en en modifiant la date et le lieu²¹. De même, il décrit l'état du père de Flaubert, qui soigne son fils, après cette crise :

Lorsque j'arrivai à Rouen, le père Flaubert était sous le poids d'une oppression morale dont les traces se lisaient sur son visage. Il y avait en lui de l'humiliation, du désespoir et une sorte de résignation en présence d'une force majeure qu'il ne pouvait maîtriser. Sa science restait paralysée²².

Le fils du médecin était frappé par l'épilepsie. À ce moment-là, en Europe, une famille bourgeoise devait toujours cacher qu'un de ses membres était épileptique, car on croyait cette maladie héréditaire. Autrement dit, la maladie de Flaubert posait un important problème à sa famille.

Depuis, «d'autres attaques de nerfs survinrent ; il en eut quatre dans la quinzaine suivante²³.» Le père de Flaubert aurait traité le mal de son fils en s'aidant de *l'Encyclopédie méthodique : Médecine*²⁴, du *Dictionnaire des sciences médicales*²⁵, du *Dictionnaire de médecine*²⁶, du *Dictionnaire*

²⁰ *Souvenirs littéraires*, Aubier, 1994, p. 199.

²¹ *Ibid.*, p.199.

²² *Ibid.*, p. 198-199.

²³ *Ibid.*, p. 199.

²⁴ *Encyclopédie méthodique : Médecine*, Panckoucke, 17vols, 1787-1830.

²⁵ *Le Dictionnaire des sciences médicales*, Panckoucke, 60vols, 1812-1822.

²⁶ *Dictionnaire de médecine*, Béchét Jeune, 21vols, 1821-1828.

de médecine et de chirurgie pratiques²⁷, du *Dictionnaire de médecine ou répertoire général des sciences médicales considérées sous le rapport théorique et pratique*²⁸, puisque ces dictionnaires ont été publiés avant sa mort, et qu'ils figuraient parmi les dictionnaires de médecine importants à ce moment-là.

Le père Flaubert était désespéré et, comme malheureusement il appartenait à l'école de Broussais, il ne voyait d'autre remède que la saignée à outrance et augmentait une prédominance nerveuse qui n'était déjà que trop redoutable²⁹.

La saignée est préconisée dans le *Dictionnaire des sciences médicales*³⁰. À ce propos, Maxime du Camp fait le récit d'une saignée infligée à Flaubert.

Un jour qu'il (le docteur Flaubert) venait de saigner Gustave et que le sang n'apparaissait pas à la veine du bras, il lui fit verser de l'eau chaude sur la main; dans l'effarement dont on était saisi, on ne s'aperçut que l'eau était presque bouillante, et l'on fit à ce malheureux une brûlure du second degré dont il a cruellement souffert³¹.

Le docteur Flaubert pensait que la cause du mal était «excès de pléthore, trop de force, trop de vigueur³²» c'est pourquoi, il a prescrit le traitement de la saignée.

Ensuite, Maxime du Camp s'intéresse à l'hygiène alimentaire de son ami.

On interdisait au malade les liqueurs, le vin, le café, les viandes succulentes et le tabac. On le bourrait de valériane, d'indigo, de castoréum. Il avalait les drogues avec résignation, mangeait des viandes blanches, ne fumait plus, buvait de la tisane de feuilles d'oranger. Et

²⁷ *Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques*, Méquignon-Marvis, J.-B. Baillière, 15vols, 1829-1836.

²⁸ *Dictionnaire de médecine ou répertoire général des sciences médicales considérées sous le rapport théorique et pratique*, deuxième édition du *Dictionnaire de médecine*, Béchat jeune, 30vols, 1832-1846.

²⁹ Maxime du Camp, *Souvenirs littéraires*, Hachette, 1892, Republication d'Aubier, 1994, p. 199.

³⁰ *Op. cit.*, vol. 12, p. 532, «S'il y a pléthore, congestion cérébrale : la saignée réitérée, les ventouses, les sangsues appliquées aux tempes ou derrière les oreilles chez les enfants ont réussi souvent.» et p. 534, «Si l'on a lieu de croire que la pléthore locale contribue à développer le phénomène épileptique, des sangsues derrière les oreilles, aux tempes, des saignées du pied, même de la temporale, ont guéri.»

³¹ *Op. cit.*, p. 199.

³² *Ibid.*, p. 199. De plus, selon le *Dictionnaire des sciences médicales*, 1815, vol. 12, p. 521, «Hippocrate et tous les observateurs qui l'ont suivi, ont regardé la pléthore sanguine comme une des causes de l'épilepsie, surtout dans la jeunesse.»

disait avec un bon sourire : «c'est inférieur au vin de Sauternes³³.»

À la suite de cette description, il évoque l'attitude de Flaubert face à sa maladie.

Il avait pris dans la bibliothèque de son père les ouvrages qui traitent des maladies nerveuses et les avait lus : à la suite de cette lecture, il m'avait dit : «Je suis perdu³⁴.»

Cette description de Maxime du Camp est la preuve définitive que Flaubert se considérait comme épileptique.

En outre, Du Camp décrit l'aspect de Flaubert au moment de la crise, et dans sa description, il indique l'un des symptômes de l'épilepsie, l'«aura³⁵.»

Bien souvent, impuissant et consterné, j'ai assisté à ces crises, qui étaient formidables. Elles se produisaient de la même façon et étaient précédées des mêmes phénomènes. Tout à coup, sans motifs appréciables, Gustave levait la tête et devenait très pâle ; il avait senti l'aura, ce souffle mystérieux qui passe sur la face comme le vol d'un esprit ; son regard était plein d'angoisse et il levait les épaules avec un geste de découragement navrant ; il disait : «J'ai une flamme dans l'œil droit ; tout me semble couleur d'or.» Cet état singulier se prolongeait quelquefois pendant plusieurs minutes. À ce moment, cela était visible, il comptait encore en être quitte pour une alerte ; puis son visage pâlisait encore plus et prenait une expression désespérée ; rapidement il marchait, il courait vers son lit, s'y étendait, morne, sinistre, comme il se serait couché tout vivant dans un cercueil ; puis il s'écriait : «Je tiens les guides, voici le roulier, j'entends les grelots. Ah ! Je vois la lanterne de l'auberge.» Alors il poussait une plainte dont l'accent déchirant vibre encore dans mon oreille, et la convulsion le soulevait³⁶.

³³ *Ibid.*, p. 199. En outre, selon le *Dictionnaire des sciences médicales*, 1815, vol. 12, p. 534, «C'est contre elle qu'on a employé quelquefois avec succès, la valériane, le quinquina, le fer, le gui de chêne, le musc, l'opium, le camphre, l'assa-fœtida, le mercure, etc.» Et p. 535, «La valériane est un des médicaments dont la vertu a été plus généralement constatée, » «le quinquina, la feuille d'oranger en substance, sont très recommandables.»

³⁴ *Ibid.*, p. 199.

³⁵ Selon le *Dictionnaire des sciences médicales*, 1815, vol. 12, p. 514, «plusieurs ont des pressentiments qui les avertissent de l'approche de l'accès. Peu avant l'accès, dit Arétée, les épileptiques croient voir une lumière éclatante, pourprée, noire.»

³⁶ *Op. cit.*, p. 199-200.

De plus, Du Camp mentionne les effets secondaires des médicaments contre l'épilepsie.

Lorsque son système nerveux manquant d'équilibre lui infligea le supplice que l'on sait, Flaubert s'arrêta: on eût dit que son écheveau intellectuel s'était embrouillé subitement : il resta stationnaire. On peut dire de lui ce que les nourrices disent de certains enfants interrompus au milieu de leur croissance : il a été noué. Sa mémoire si précise, si fidèle, eut des défaillances qu'il reconnaissait lui-même et qu'il attribuait à l'abus du sulfate de quinine dont on l'avait gorgé³⁷ ;

Ensuite, nous allons trouver des descriptions des certains symptômes de l'épilepsie dans les lettres de Flaubert.

D'abord, nous citerons la lettre de Caroline Flaubert à son frère Gustave. Elle s'inquiète pour lui parce qu'il s'est brûlé, lors de l'administration d'une saignée : «papa a lu ta lettre et ne m'a rien dit quant à ton bras, mais voici mon ordonnance : du repos et du suif³⁸.»

De fait, Flaubert avait écrit une lettre à propos de son traitement, préconisé en effet par le *Dictionnaire des sciences médicales* :

Je suis encore au lit avec un séton dans le cou, ce qui est un hausse-col moins pliant encore que celui d'un officier de la garde nationale, avec force pilules, tisanes et surtout avec ce spectre mille fois pire que toutes les maladies du monde, qu'on appelle Régime. Sache donc, cher ami, que j'ai eu une congestion au cerveau, qui est à dire comme une attaque d'apoplexie en miniature avec accompagnement de maux de nerfs que je garde encore parce que c'est bon genre. J'ai manqué péter dans les mains de ma famille (où j'étais venu passer 2 ou 3 jours pour me remettre des scènes horribles dont j'avais été témoin chez Hamard.) On m'a fait 3 saignées en même temps et enfin j'ai rouvert l'œil³⁹.

De plus, il décrit longuement la gêne occasionnée par les nécessités du traitement.

Oui, vieux, j'ai un séton qui coule et me démange, qui me tient le cou raide et m'agace au

³⁷ *Ibid.*, p. 201.

³⁸ Lettre de Caroline Flaubert à son frère Gustave du [17 janvier 1844.] *Correspondance*, t. I, p. 202. Voir plus haut la note 31, Maxime du Camp, *Souvenirs littéraires*, Republication d'Aubier, 1994, p. 199.

³⁹ Lettre à Ernest Chevalier du [premier février 1844.] *Correspondance*, t. I, p. 203.

point que j'en ai des suées. On me purge, on me saigne, on me met des sangsues, la bonne chèrè m'est interdite, le vin m'est défendu; je suis un homme mort. Je ribote avec l'eau de fleur d'oranger, je me fous des bosses de pilules, je me fais socratiser par la seringue et j'ai un hausse-col sous la peau⁴⁰.

La pipe m'est défendue !!!

Moi qui l'aimais tant, moi qui n'aimais que ça! Avec le grog froid en été et le café en hiver⁴¹.

Flaubert a laissé une lettre qui peut faire penser au symptôme de l'aura, et où il continue à parler de la gêne provoquée par sa maladie.

Il ne se passe pas de jour sans que je ne voie de temps à autre passer devant mes yeux comme des paquets de cheveux ou des feux du Bengale. Néanmoins ma dernière grande crise a été plus légère que les autres. Je possède toujours mon séton, agrément que je te souhaite peu ainsi que la privation de pipe, souffrance horrible à laquelle n'ont pas été condamnés les premiers chrétiens⁴².

Il y a d'autres descriptions qui peuvent faire penser au traitement de l'épilepsie :

C'est en pire chose que j'ai l'esprit : c'est aux sangsues qu'on m'a mises hier et qui me grattent les oreilles, c'est à la pilule que je viens d'avalier et qui navigue encore dans mon estomac sur le verre d'eau qui l'a suivie⁴³.

On peut aussi comprendre que Flaubert prend un médicament contre l'épilepsie par la lettre suivante :

Eh bien non! Il est dit que ce bienheureux nicotine me sera refusé et qu'au lieu de l'aimable et gracieux Chambertin je boirai de l'eau de fleurs d'oranger et de tilleul, deux

⁴⁰ Lettre à Ernest Chevalier du [9 février 1844.] *Correspondance*, t. I, p. 204.

⁴¹ *Ibid.*, p. 204.

⁴² Lettre à Ernest Chevalier du 7 juin [1844.] *Correspondance*, t. I, p. 207.

⁴³ Lettre à Louis de Cormenin du 7 juin [1844.] *Correspondance*, t. I, p. 209.

beaux arbres j'en conviens mais pas en bouteille⁴⁴ !

Quant à mes maux de nerfs je prends du quinquina au lieu de valériane⁴⁵,

Flaubert décrit aussi une étrange vision qui évoque l'aura de l'épilepsie.

Dans l'hallucination proprement dite, il y a toujours terreur, on sent que votre personnalité vous échappe, on croit qu'on va mourir. Dans la vision poétique, au contraire, il y a joie⁴⁶.

On sent les images s'échapper de vous comme des flots de sang. Il vous semble que tout ce qu'on a dans la tête éclate à la fois comme les mille pièces d'un feu d'artifice, et on n'a pas le temps de regarder ces images internes qui défilent avec furie. -En d'autres circonstances, ça commence par une seule image qui grandit, se développe et finit par couvrir la réalité objective, comme par exemple une étincelle qui voltige et devient un grand feu flambant. Dans ce dernier cas, on peut très bien penser à autre chose, *en même temps*; et cela se confond presque avec ce qu'on appelle «les papillons noirs.» c'est-à-dire ces rondelles de satin que certaines personnes voient flotter dans l'air, quand le ciel est grisâtre et qu'elles ont la vue fatiguée⁴⁷.

Selon l'article de Philippe Bonnefis⁴⁸, si la vue de Flaubert est à ce point particulière, c'est à cause de l'aura épileptique. Flaubert n'arrivait pas à échapper aux images qui s'imposaient à lui sous l'influence de cette aura. Il semble qu'il fût toujours hanté par la scène de sa première crise.

Hier, nous sommes partis de Pont-l'Évêque à 8h et demie du soir, par un temps si noir qu'on ne voyait pas les oreilles du cheval. La dernière fois que j'étais passé par là, c'était avec mon frère, en janvier 44, quand je suis tombé, comme frappé d'apoplexie, au fond du cabriolet que je conduisais, et qu'il m'a cru mort pendant dix minutes. - C'était une nuit à

⁴⁴ Lettre à Ernest Chevalier du [juillet 1844.] *Correspondance*, t. I, p. 212.

⁴⁵ Lettre à Alfred le Poittevin du [juillet 1845.] *Correspondance*, t. I, p. 247.

⁴⁶ Lettre à Hippolyte Taine du [20? novembre 1866.] *Correspondance*, t. III, p. 562.

⁴⁷ Lettre à Hippolyte Taine du premier décembre [1866.] *Correspondance*, t. III, p. 572.

⁴⁸ Voir plus haut la note 8, Philippe Bonnefis, «Aura épileptica.» in *Magazine littéraire*, N° 250, février, 1988, p. 41-43.

peu près pareille. J'ai reconnu la maison où il m'a saigné, les arbres en face (et, merveilleuse harmonie des choses et des idées) à ce moment-là, même, un roulier a passé aussi à ma droite, comme lorsqu'il y a dix ans bientôt, à 9 h [eures] du soir, je me suis senti emporté tout à coup dans un torrent de flammes⁴⁹ ...

Il s'agit de la première crise d'épilepsie. De plus, Flaubert évoque des visions particulières, qui peuvent faire penser aux symptômes de l'épilepsie.

Ma maladie de nerfs a été l'écume de ces petites facéties intellectuelles. Chaque attaque était comme une sorte d'hémorragie de l'innervation. C'était des pertes séminales de la faculté pittoresque du cerveau, cent mille images sautant à la fois, en feux d'artifices⁵⁰.

Que d'idées devenues des œuvres, que de rêves devenus des marbres ont éclos au coin de ce mur, au bord de ce fleuve, sous cet arbre, le matin à la rosée, dans les gouttes de l'herbe, ou par les soirs d'été, par ces beaux soirs ardents et tristes comme le premier amour, quand le ciel est rayé de longues lignes droites et que les essaims de moucheron tourmentent dans l'air comme des roues d'or⁵¹ !

L'aura, ce symptôme propre à l'épilepsie de Flaubert, aurait beaucoup influencé sur la vision du monde de Flaubert. Les images qu'il évoque sont dues à l'épilepsie. Par exemple, quand Flaubert est sous l'emprise de l'aura, il voit de nombreux éclairs à la fois comme en un feu d'artifice, des roues d'or. C'est la vision du monde particulière de Flaubert : elle permet de comprendre les certaines descriptions qui apparaissent dans ses romans. Nous allons examiner au chapitre suivant celles de *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*.

En outre, Alphonse Daudet parle à Goncourt des effets secondaires des médicaments.

Il (Daudet) me parle aussi de l'espèce de vacillement que le bromure apporte à sa mémoire, le forçant, dit-il, de se raccrocher à des *jambages* de souvenirs (voir l'admirable *Doulou* d'A. Daudet) : et à ce propos, il émet une observation curieuse, il affirme que la

⁴⁹ Lettre à Louise Colet du 2 septembre [1853,] *Correspondance*, t. II, p. 423.

⁵⁰ Lettre à Louise Colet du [7 juillet 1853,] *Correspondance*, t. II, p. 377.

⁵¹ *Par les champs et par les grèves*, dans *Oeuvres complètes* de Gustave Flaubert, Le Club de l'Honnête Homme, t. X, p. 32.

lutte de Flaubert avec les mots a dû venir de la masse énorme de bromure qu'il avait absorbée⁵².

Goncourt conclut que Flaubert était épileptique dans une de ses lettres.

Ce matin, Pouchet m'entraîne dans une allée écartée et me dit : « Il n'est pas mort d'un coup de sang, il est mort d'une attaque d'épilepsie... (...) oui, avec tous les symptômes, de l'écume à la bouche... Tenez, sa nièce désirait qu'on moulât sa main, on ne l'a pas pu : elle avait gardé une si terrible contraction⁵³... »

De plus, Louise Colet, la maîtresse de Flaubert, laisse la description la plus frappante de ce que l'on peut penser être l'épilepsie de Flaubert.

Le lendemain, Gustave a diné avec moi. Le samedi il n'a pu venir. Le dimanche il est venu chez Mme Sasportas. Sa crise à l'hôtel, mon effroi. Il me supplie de n'appeler personne; ses efforts, son râle, l'écume sort de sa bouche, mon bras meurtri par ses ongles crispés. Dans à peu près dix minutes il revient à lui, vomissements. Je l'assure que son mal n'a duré que quelques secondes et que sa bouche n'a pas écumé. Profond attendrissement et profonde tendresse que je me sens pour lui. Je rentre chez moi à une heure, accablée de fatigue de tristesse⁵⁴. [...]

Cette crise que Louise Colet a décrite présente tous les symptômes distinctifs de l'épilepsie. Flaubert a perdu conscience, puis l'écume lui est venue à la bouche, et, sa main s'est crispée. Il a eu le temps de demander à Louise de n'appeler personne, parce qu'il avait toujours sa conscience à ce moment-là. C'est pourquoi l'épilepsie de Flaubert n'est pas typique. En tout cas, ce « Memento » de Louise Colet atteste qu'une personne étrangère à la famille a pu voir une crise de Flaubert.

En outre, Achille, le frère aîné de Flaubert, qui était médecin, a envoyé en 1860 une lettre au professeur Jules Cloquet, pour le consulter sur une chute de Flaubert, un symptôme particulier de

⁵² Edmond et Jules de Goncourt, *Journal*, éd. R. Ricatte, 31 mai 1886, t. 14, p. 130.

⁵³ Goncourt, *Journal*, éd. R. Ricatte, 11 mai 1880, t. VII, p. 74. Dans la note 2 de la *Correspondance*, t. I, p. 943, Jean Bruneau écrit : « Ses contemporains, Monnier, Goncourt, le docteur Georges Pouchet, diagnostiquaient l'épilepsie. »

⁵⁴ « Memento » de Louise Colet du 15 août 1852, appendices, II, *Correspondance*, t. II, p. 891-892.

l'épilepsie.

Cher et excellent Maître, / Un mot de ma mère qui nous parvient ce matin nous apprend que Gustave a été repris de ses accidents d'autrefois, et qu'en tombant il s'est blessé à la face. Tout cela me paraît assez singulier et quelle est la vérité? Est-il bien réel que les accidents épileptiformes soient revenus? Ce serait désolant après une guérison apparente aussi prolongée. Gustave, d'ailleurs, fait tout ce qu'il peut, par sa manière de vivre, pour les faire reparaître : il fait de la nuit le jour, des excès de travail, une surexcitation continuelle. Quelle que soit enfin la nature de l'accident qu'il a éprouvé, dites-le-moi et quand il sera guéri ou remis, sermonnez-le d'importance à ce sujet⁵⁵.

La maladie dont Flaubert a souffert toute sa vie est ainsi mise en lumière par la relecture des documents. Il semble que cette maladie soit l'épilepsie : les symptômes et les traitements évoqués aussi bien dans sa correspondance que dans celle de ses proches permettent de le supposer.

I-3) Conclusion

Certes, le problème de la maladie de Flaubert a suscité de nombreuses discussions, mais une relecture des documents permet de comprendre que Flaubert lui-même se considérait comme épileptique. Le traitement adopté par son père et son frère est certainement celui de l'épilepsie : tel était leur diagnostic, et Flaubert leur a fait confiance.

Comme nous l'avons déjà dit plus haut, pour ce qui est des dictionnaires que le père de Flaubert aurait pu consulter, ce sont *L'Encyclopédie méthodique : médecine*⁵⁶, *Le Dictionnaire des sciences médicales*⁵⁷, *Le Dictionnaire de médecine*⁵⁸, *Le Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques*⁵⁹, *Le Dictionnaire de médecine ou répertoire général des sciences médicales considérées sous le rapport théorique et pratique*⁶⁰. Ces dictionnaires existaient déjà à l'époque où le père de

⁵⁵ Lettre d' Achille Flaubert du 17 janvier 1860, *Correspondance*, t. III, p. 1078.

⁵⁶ *Encyclopédie méthodique : Médecine*, Panckoucke, t. 6, 1793.

⁵⁷ *Le Dictionnaire des sciences médicales*, Panckoucke, vol. 12, 1815.

⁵⁸ *Dictionnaire de médecine*, Bêchet Jeune, vol. 8, 1823.

⁵⁹ *Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques*, Méquignon-Marvis, J.-B. Baillièrre, t. 7, 1831.

⁶⁰ *Dictionnaire de médecine ou répertoire général des sciences médicales considérées sous le rapport théorique et pratique*, Bêchet jeune, t. 12, 1835.

Flaubert vivait, et prescrivait le traitement pour l'épilepsie de son fils⁶¹.

À ce moment-là, en Europe, une famille bourgeoise ne voulait pas révéler l'existence d'un épileptique en son sein. Flaubert a dû par conséquent dissimuler sa maladie. Sa situation était difficile, parce qu'il était fils d'un médecin éminent dans sa région. C'est pourquoi sa maladie a dû peser sur sa vie.

Or l'expérience vécue d'un écrivain se retrouve généralement dans ses œuvres : autrement dit, il raconte sa vie dans ses romans, tout en la transformant. L'écriture d'un écrivain est plus ou moins influencée par la réalité qu'il vit. Mais cela s'applique-t-il à Flaubert, dont le principe littéraire est bien connu : l'impersonnalité? Est-ce que cette théorie ne peut pas s'appliquer à Flaubert? Il s'explique lui-même sur cette fameuse impersonnalité dans sa correspondance comme suit :

Avec une lectrice telle que vous, Madame, et aussi sympathique, la franchise est un devoir. Je vais donc répondre à vos questions : *Madame Bovary* n'a rien de vrai. C'est une histoire *totale*ment inventée : je n'y ai rien mis ni de mes sentiments ni de mon existence. L'illusion (s'il y en a une) vient au contraire de l'*impersonnalité* de l'œuvre. C'est un de mes principes, qu'il ne faut pas *s'écrire*. L'artiste doit être dans son œuvre comme Dieu dans la création, invisible et tout-puissant : qu'on le sente partout, mais qu'on ne le voie pas⁶².

Or, les œuvres de jeunesse de Flaubert sont écrites à la première personne. C'est à partir de *L'Éducation sentimentale* (1845) qu'il a commencé à écrire à la troisième personne. Écrire à la troisième personne, comme dans *L'Éducation sentimentale*, est un procédé de l'impersonnalité, car l'écart entre le héros de l'œuvre et Flaubert, l'écrivain, est alors plus grand que dans un récit à la première personne. Cela dit, utiliser la troisième personne au lieu de la première n'est qu'un changement grammatical : l'écrivain peut décrire sa réalité en la modifiant.

C'est ainsi que certains critiques ont considéré un important épisode d' *Un cœur simple* comme un souvenir de Flaubert⁶³. Félicité, l'héroïne d' *Un cœur simple*, se dirige vers Ecquemaerville. En cours de route, frappée par le fouet du conducteur de la malle-poste, elle tombe sur le dos. Certains disent que cet épisode est un rappel de la crise de Flaubert à Pont-l'Évêque en 1844. De plus, selon

⁶¹ Ces dictionnaires étaient déjà publiés du vivant du père de Flaubert.

⁶² Lettre à Mademoiselle Leroyer de Chantepie du 18 mars [1857.] *Correspondance*, t. II, p. 691.

⁶³ *Un Cœur simple*, dans *Trois contes*, Le livre de poche classique, 1999, p. 81, note 6.

Bonnefis⁶⁴, Flaubert a supprimé une autre scène de la chute, dans *Madame Bovary*, car cette scène évoque trop sa maladie. Après la soirée de la Vaubyessard, au petit jour, Emma erre dans le parc, tombe sur une maisonnette, et y entre.

《Elle regarda la campagne par les verres de couleur. À travers les bleus tout semblait triste.》 Au lieu que, par les carrés jaunes, les nuages 《figuraient des édredons de poudre d'or... C'était joyeux... Elle mit son œil au carreau vert. Tout fut vert, le sable, l'eau, les fleurs, la terre elle-même se confondant avec les gazons... Mais elle resta plus longtemps devant la vitre rouge... La rivière élargie coulait comme un fleuve rose, les plates-bandes de terreau semblaient des mares de sang caillé, le ciel immense entassait des incendies. Elle eut peur. Elle détourna les yeux et par la fenêtre aux verres blancs, tout à coup, le jour ordinaire reparut... Fatiguée, elle s'affaissa sur un coussin. Emma sentait une douleur qui la pinçait à l'occiput⁶⁵.》

Bonnefis dit que ces pages révèlent l'épilepsie de Flaubert et sa vision particulière du monde, qu'il appelle 《aura épileptica.》 C'est surtout la douleur à l'occiput qui apporterait la preuve de l'épilepsie, car cette douleur est un symptôme particulièrement propre à l'épilepsie de Flaubert. Selon Henri et Yves Gastaut, le foyer de l'《aura épileptica》 de Flaubert se situe précisément dans le lobe occipito-temporal gauche de cerveau⁶⁶. Flaubert n'a donc pas toujours été fidèle au principe d'impersonnalité qu'il expose dans sa *Correspondance*. D'un côté, dans *Madame Bovary*, il aurait supprimé pour le respecter un épisode qui rappelait trop sa propre maladie. De l'autre, dans *Un cœur simple*, au contraire, il a évoqué sa propre maladie, l'épilepsie.

Nous allons maintenant analyser comment l'épilepsie a marqué les œuvres de Flaubert, et notamment *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, dont l'histoire n'a jamais quitté sa tête toute sa vie. Nous examinerons tout d'abord comment le thème de cette histoire, c'est-à-dire le parricide, apparaît dans les œuvres de jeunesse de Flaubert.

⁶⁴ Philippe Bonnefis, 《Aura épileptica》, in *Magazine littéraire*, N° 250, février, 1988, p. 41-42

⁶⁵ *Madame Bovary, Nouvelle version précédée des scénarios inédits, Textes établis sur les manuscrits de Rouen*, Jean Pommier et Gabrielle Leleu, Librairie José Corti, 1949, p. 215-216.

⁶⁶ Henri et Yves Gastaut, 《La maladie de Gustave Flaubert,》 *Revue neurologique*, 1982, N. 6-7, p. 485-486.

CHAPITRE II : Le ressentiment envers ses parents

Si Flaubert s'est intéressé au vitrail de Rouen, c'est parce que ce vitrail a pour sujet, nous semble-t-il, le parricide. *La Légende de saint Julien l'Hospitalier* pourrait permettre de supposer que Flaubert haïssait ses parents qui l'avaient fait naître épileptique. Or cette haine de Flaubert envers ses parents semble confirmée par ses œuvres de jeunesse. À partir de 1844, l'année de sa première crise, Flaubert a dû vivre avec la conscience de sa maladie : il n'est donc pas étonnant que son ressentiment s'exprime dans les ouvrages qu'il a écrits à cette époque. De plus, comme c'est à la même époque que Flaubert a conçu le projet de *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, il ne manque sans doute pas de motifs communs à ce récit d'une part, à ses œuvres de jeunesse et à sa correspondance d'autre part. Nous allons maintenant tenter de les mettre en évidence.

II – 1) La haine envers les parents dans les œuvres de jeunesse

C'est en 1844 que Flaubert a eu sa première crise, mais certains symptômes de l'épilepsie auraient peut-être apparu bien avant⁶⁷. En tout cas, la haine envers ses parents se reflète clairement dans ses œuvres de jeunesse.

À cet égard, les indices les plus révélateurs se trouvent dans *Novembre*.

Il pensait sérieusement qu'il y a moins de mal à tuer un homme qu'à faire un enfant : au premier vous ôtez la vie, non pas la vie entière, mais la moitié ou le quart ou la centième partie de cette existence qui va finir, qui finirait sans vous ; mais envers le second, disait-il, n'êtes-vous pas responsable de toutes les larmes qu'il versera depuis son berceau jusqu'à sa tombe? Sans vous, il ne serait pas né, et il naît, pourquoi cela? Pour votre amusement, non pour le sien à coup sûr ; pour porter votre nom, le nom d'un sot, je parie? Autant vaudrait l'écrire sur un mur ; à quoi bon un homme pour supporter le fardeau de trois ou quatre lettres⁶⁸?

⁶⁷ Selon Marthe Robert, les symptômes de l'épilepsie sont apparus dès l'enfance de Flaubert. (*En haine du roman*, Balland, 1982) : la difficulté d'apprendre à lire, le fait qu'«il restait de longues heures un doigt dans sa bouche, absorbé, l'air presque bête.» (*Souvenirs intimes*, Caroline Commanville, 1886, *Correspondance*, première série, Louis Conard, libraire-éditeur.) Cela dit, préciser quand la maladie a commencé est difficile.

⁶⁸ Gustave Flaubert, *Novembre* in *Mémoires d'un fou, Novembre et autres textes de jeunesse*, 1842, édition critique, établie par Yvan Leclerc, Flammarion, p. 481.

Novembre est considéré comme une œuvre autobiographique. Il est donc permis de considérer ces phrases comme des déclarations de Flaubert qui, poursuivi par la fatalité de l'épilepsie, manifeste ses sentiments. En écrivant qu'«il y a moins de mal à tuer un homme qu'à faire un enfant,» Flaubert exprime une peur qui a existé en lui jusqu'à la fin de sa vie. Épileptique, il avait la vie en dégoût et regrettait d'être né. C'est pourquoi il rend ses parents responsables de toutes les larmes qu'il versa «depuis son berceau jusqu'à sa tombe » et leur reproche de l'avoir mis au monde «pour [leur] amusement, non pour le sien à coup sûr.» Une lettre à Louise Colet apporte des précisions sur les intentions de Flaubert :

Si tu as bien écouté *Novembre* tu as dû deviner mille choses *indisables* qui expliquent peut-être ce que je suis. Mais cet âge-là est passé. Cette œuvre a été la clôture de ma jeunesse. Ce qui m'en reste est peu de chose mais tient ferme. -Voilà pourquoi je me suis débattu longtemps contre l'idée d'avoir un enfant⁶⁹.

Les «mille choses *indisables*» auxquelles fait allusion Flaubert sont vraisemblablement les sentiments exprimés dans les phrases de *Novembre* : la haine envers les parents et la certitude qu'«il y a moins de mal à tuer un homme qu'à faire un enfant.» Ces sentiments propres à susciter le scandale et cette haine envers les parents qui s'expriment dans le récit autobiographique de *Novembre*, aboutiront au parricide de *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*.

Flaubert a par ailleurs laissé d'autres témoignages de sa haine envers ses parents :

Je n'ai aimé qu'un homme comme ami et qu'un autre c'est mon père⁷⁰.

La phrase est écrite au passé composé. Yvan Leclerc, pour qui l'homme que Flaubert a aimé comme ami est Alfred Le Poittevin, s'interroge sur l'emploi de ce temps : «On comprend que Flaubert parle au passé de l'ami Alfred, parti pour Paris, mais de son père⁷¹?» En effet, au moment où il écrivait cette phrase, Flaubert habitait toujours avec son père. Il semble donc avoir déjà chassé son père de son cœur. C'est là une preuve supplémentaire de la haine que l'écrivain vouait à son père pour l'avoir fait naître épileptique. Cette haine se renforçait par ailleurs d'un autre motif. Le docteur Flaubert désapprouvait en effet les ambitions littéraires de son fils, ainsi que le raconté

⁶⁹ Lettre à Louise Colet du [2 décembre 1846.] *Correspondance*, t. I, 1973, p. 410.

⁷⁰ Gustave Flaubert, *Souvenirs, notes et pensées intimes*, 1839-1841, *op.cit.*, p. 374.

⁷¹ *Ibid.*, p. 510, la note 9.

Maxime Du Camp :

Ce livre [première *Éducation sentimentale*] valut à Gustave une déconvenue qui lui fut douloureuse. Il avait fini, après bien des hésitations, par avouer à son père qu'il écrivait et qu'il ne voulait être rien autre qu'écrivain. Le père Flaubert n'avait point été satisfait, il avait fait une moue peu rassurante ; mais dans l'état de santé où se trouvait Gustave, comment l'obliger à continuer des études de droit qui lui étaient antipathiques ? Il dit à son fils : « Lis-moi ce que tu as fait. »

Le père Flaubert s'installa dans un fauteuil et Gustave commença la lecture. C'était après le déjeuner, il faisait chaud ; pour n'être pas troublé par les bruits de la route, nous avions fermé la fenêtre. Au bout d'une demi-heure, le père Flaubert dormait, la tête retombée sur la poitrine. Gustave eut un geste de dépit, échangea un regard avec moi et continua à lire ; puis s'interrompant tout à coup, il dit : « Je crois que tu en as assez ? » Le père Flaubert se réveilla et se mit à rire. Ce qu'il nous dit, je me le rappelle : « Écrire est une distraction qui n'est pas mauvaise en soi : cela vaut mieux que d'aller au café ou de perdre son argent au jeu ; mais que faut-il pour écrire ? Une plume, de l'encre et du papier, rien de plus ; n'importe qui, s'il est de loisir, peut faire un roman comme M. Hugo ou comme M. de Balzac. La littérature, la poésie, à quoi cela sert-il ? Nul ne l'a jamais su. » - Gustave s'écria : « Dis donc, docteur, peux-tu m'expliquer à quoi sert la rate ? Tu n'en sais rien, ni moi non plus, mais c'est indispensable au corps humain, comme la poésie est indispensable à l'âme humaine ! » Le père Flaubert leva les épaules et s'en alla sans répondre⁷².

Cet épisode montre bien le manque de compréhension du « père Flaubert » envers son fils qui souhaitait devenir écrivain. Flaubert précise ses sentiments dans une autre lettre à Louise Colet :

Maintenant si je te dis que je reste calme, que mes sens ne me tourmentent point, tu t'irrites et tu m'accuses de froideur. C'est que j'ai fait depuis longtemps l'éducation à mes nerfs. Quelquefois ce sont [eux] qui se fâchent et de là résulte le désordre de la machine. Ainsi, tout enfant, j'étais très poltron, je tremblais dans l'obscurité et j'avais des vertiges pour monter à une échelle. Dès la première année que je suis entré au collège, je

⁷² Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, Aubier, 1994, p. 226.

m'échappais la nuit, pour aller rôder tout seul dans les cours où je crevais de peur, les jeudis j'allais dans les clochers des églises et je me promenais sur les balustrades au risque de me casser le cou, tout cela pour devenir brave et je le suis devenu. C'est ainsi que je me suis habitué à porter le vin, les veilles, la continence la plus excessive et des jeûnes très longs. Pour le sentiment il m'est advenu la même histoire. Avant la mort de mon père et de ma sœur j'avais assisté à leur enterrement, et quand l'événement est arrivé je le connaissais. Il y a peut-être aussi des bourgeois qui ont pu dire que je paraissais peu ému ou que je ne l'étais pas du tout⁷³.

Le père de Flaubert est mort en janvier 1846, sa sœur Caroline au mois de mars de la même année. Pourquoi écrit-il qu'«il les a enterrés deux fois»?

Flaubert avait beaucoup aimé sa sœur, mais elle s'était mariée avec Émile Hamard qu'il détestait. Parce que Flaubert a déjà écrit comme suit :

J'ai vu dernièrement un homme qui m'annonçait l'agonie de son frère, il me serrait la main affectueusement et moi je me la laissais serrer, je l'ai quitté en riant d'un air niais comme j'aurais souri dans un salon.

Cela m'a déplu sur le champ. Cet homme-là m'humiliait. C'est qu'il était plein d'un sentiment et que j'en étais vide. Je l'ai revu hier, -il est bête pourtant à faire pitié mais je me rappelle combien je me suis haï et trouvé détestable pendant cet instant⁷⁴.

Il l'a donc enterrée dans son cœur avant qu'elle meure vraiment. De même, Flaubert a-t-il imaginaiement enterré son père? Compte tenu des phrases de *Novembre* et de l'épisode rapporté par Maxime Du Camp, on peut penser que Flaubert a effectivement tué son père dans son cœur. C'est ce meurtre imaginaire qui est représenté sous la forme du parricide dans *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*.

L'œuvre de Flaubert contient encore un autre indice de sa haine pour son père. C'est le fameux épisode du pied-bot du pauvre Hippolyte, dans *Madame Bovary*, qui s'inspire d'une expérience ratée

⁷³ Lettre à Louise Colet du [21 octobre 1846.] *Correspondance*, t. I, 1973, p. 395.

⁷⁴ Gustave Flaubert, *Souvenirs, notes et pensées intimes*, 1839-1841, *op. cit.*, p. 361-362. Yvan Leclerc note : «Lucie Chevalley-Sabatier a noté dans son édition : «Il s'agit d'Hamard, son futur beau-frère» (p. 63). Flaubert parle de lui pour la première fois dans une lettre à Ernest Chevalier du 14 novembre 1840. Hamard deviendra fou après la mort de Caroline, la sœur de Flaubert.» (*ibid.*, p. 509, note 1.)

par le docteur Flaubert.

Charles Bovary opère le pied-bot d'Hippolyte alors qu'il n'en a pas le droit, puisqu'il n'est qu'officier de santé. L'opération échoue et le scandale se répand aussitôt dans toute la ville.

Selon C. Gothot-Mersch, «comme il le fera plus tard pour le croup du petit Arnoux dans *L'Éducation sentimentale*, Flaubert s'est donc documenté très précisément sur l'aspect scientifique de la question⁷⁵.» Elle indique l'ouvrage consulté par l'écrivain :

La source de cet épisode est fort curieuse. Dans un article du *Mercure de France* (premier juillet 1931, p. 200-202), M. P.-M. Lambert a démontré que Flaubert utilise le *Traité pratique du pied-bot* de Vincent Duval (Paris, Baillière, 1839.) La publication par Mlle Leleu de notes de travail retrouvées dans les brouillons de *Madame Bovary* ne laisse aucun doute à ce sujet (voir *Madame Bovary*, ébauches et fragments inédits, t. II, p. 69-70, et ms g223⁴, f^o53⁷⁶.)

Dans son *Traité pratique du pied-bot*, Vincent Duval a consacré un grand nombre de pages à l'échec de l'expérience tentée par le père de Flaubert⁷⁷. C. Gothot-Mersch en cite quelques lignes, tout en remarquant que : «ce choix d'un pied-bot et l'étude du traité de Duval jettent une lumière inattendue sur les rapports de l'écrivain avec son père⁷⁸» :

En effet, la soixante-huitième observation de Duval porte sur le cas d'une demoiselle Martin qui avait été soignée par le docteur Flaubert : «M. Flaubert voulut essayer ensuite de guérir le pied difforme : le moyen qu'il employa consistait à tenir la jeune fille au lit, la jambe enfermée dans des attelles de fer, etc... Tout cela dura neuf mois ; mais enfin les parents de Mlle Martin, ne voyant pas d'amélioration dans sa position, se décidèrent à la faire revenir chez eux.» (p. 297) C'est alors que Duval opéra la jeune fille, avec succès⁷⁹.

Pourquoi Flaubert a-t-il utilisé cet épisode de l'échec du père dans *Madame Bovary*? À en

⁷⁵ Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, Classiques Garnier, 1971, sommaire biographique, introduction, note bibliographique, relevé des variantes et notes par Claudine Gothot-Mersch, note 75, p. 459-460.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 459.

⁷⁷ Vincent Duval, *Traité pratique du pied-bot, de la fausse ankylose du genou, et du torticolis*, 1843 (la première édition en 1839), Johanneau, p. 146-149.

⁷⁸ *Op. cit.*, p. 460.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 460.

croire une opinion répandue, dans ce roman, le père de Flaubert serait représenté par le docteur Larivière, le beau médecin. L'épisode du pied-bot semble pourtant ruiner cette interprétation. En effet, il inscrit dans le roman le déshonneur de la famille, et surtout du chef de famille. En renouvelant ainsi l'échec de son père, Flaubert semble tenter d'assouvir sa haine contre lui. C. Gothot-Mersch fait à ce sujet les réflexions suivantes :

Le docteur Flaubert ne dut pas se couvrir de gloire en cette occasion, et il est révélateur que son fils, désirant ridiculiser Charles par une expérience manquée, ait précisément choisi la cure d'un pied-bot. Certes, contrairement au docteur Flaubert, Charles opère son malade : une cure de plusieurs mois sans résultat n'eût pas convenu dans le cadre du roman, il fallait un échec rapide et dramatique qui favorisât un retournement de situation : aussi Flaubert se documenta-t-il - chez celui qui avait ridiculisé son père - sur les «bêtises» spectaculaires que pourrait commettre l'officier de santé. Si l'épisode du pied-bot n'est pas la reproduction fidèle de l'échec subi par le docteur Flaubert, il en est la transposition. L'illustre médecin dont on s'accorde à retrouver le portrait dans le personnage du docteur Larivière apparaît donc d'abord sous les traits de Charles Bovary, et d'un Bovary en fâcheuse posture. Le couple Bovary-Larivière trahit sans doute les sentiments mêlés de l'écrivain à l'égard d'un père trop écrasant : respect d'une part, et tremblement devant ce regard de juge olympien, révolte d'autre part, et blasphème libérateur⁸⁰.

Le docteur Flaubert serait ainsi non seulement Larivière mais aussi Charles Bovary, déshonoré comme lui par une expérience malheureuse sur un pied-bot. Flaubert n'aurait jamais pu écrire cet épisode avant la mort de son père. De 1851 à 1856, lors de la rédaction de *Madame Bovary*, il a pu éprouver à la fois du respect et de la haine envers son père. Peut-être le respectait-il parce qu'il vivait de la fortune qu'il avait héritée de lui, mais cela ne l'empêchait pas de continuer à éprouver de la haine envers ses parents.

(à suivre⁸¹)

⁸⁰ *Ibid.*, p. 460.

⁸¹ Dans cet article, nous avons procédé à l'examen de la maladie de Flaubert. Nous en concluons que Flaubert était épileptique. L'épilepsie est la cause du ressentiment qu'il éprouvait envers ses parents. Nous traiterons cette question dans notre prochain article.